

---

## Renaissance and Reformation Renaissance et Réforme



### Ferrer, Véronique et Jean-René Valette, eds. *Écrire la Bible en français au Moyen Âge et à la Renaissance*

Matteo Leta

---

Volume 44, Number 4, Fall 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1089371ar>

DOI: <https://doi.org/10.33137/rr.v44i4.38664>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Iter Press

ISSN

0034-429X (print)

2293-7374 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Leta, M. (2021). Review of [Ferrer, Véronique et Jean-René Valette, eds. *Écrire la Bible en français au Moyen Âge et à la Renaissance*]. *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme*, 44(4), 271–274.  
<https://doi.org/10.33137/rr.v44i4.38664>

D'une lecture agréable dans les deux premières parties, l'ouvrage devient plus laborieux et rappelle qu'il est issu d'une thèse à partir du moment où il entreprend, en troisième partie, une analyse systématique de la *dispositio* des recueils. On rencontre alors quelques redites et un propos qui se cherche, mais la conclusion vient achever heureusement l'enquête en recadrant la problématique autour des réalisations subversives de la forme. D'une impeccable érudition, méthodique et très complet, le livre de Pauline Dorio s'impose d'ores et déjà comme une référence incontournable pour l'étude des épîtres familières en vers.

LUC VAILLANCOURT

Université du Québec à Chicoutimi

<https://doi.org/10.33137/rr.v44i4.38663>

**Ferrer, Véronique et Jean-René Valette, éd.**

*Écrire la Bible en français au Moyen Âge et à la Renaissance.*

Travaux d'Humanisme et Renaissance 579. Genève : Droz, 2017. 805 p. ISBN 978-2-600-04770-8 (broché) 145 CHF.

Ce beau et riche ouvrage, publié sous la direction de Véronique Ferrer et Jean-René Valette, est composé de quarante interventions, réparties en trois sections. Le volume explore en détail les « traductions », les « réécritures littéraires » et les « usages socio-historiques » de la Bible en France entre Moyen Âge et Renaissance (15). En effet, dans la première partie, intitulée « La langue de la Bible », les éditeurs soulignent que la Bible « s'offre comme [...] un texte en mouvement qui ne cesse d'être révisé, enrichi, réécrit au fil des décennies et des siècles » (47). Ensuite, Jean-Marie Fritz examine les diverses stratégies de traduction du verbe *intelligere* dans les Bibles françaises du Moyen Âge (49–69), tandis que Gilbert Dahan analyse les réécritures de quatre « récits “fondateurs” de la Genèse » (la tour de Babel, l'échelle de Jacob, la lutte de Jacob avec l'ange et l'histoire de Dina), grâce aux catégories de *targum* et de *midrash* (71–85). Après l'article de Colette Van Coolput-Storms sur la paraphrase biblique en vers du ms. Paris BnF, fr. 763 (87–104), Julia Szirmai étudie des épisodes « Shylock » dans deux Bibles du XIII<sup>e</sup> siècle (105–119). Le volume se poursuit avec un essai où Geneviève Hasenohr dévoile le statut exceptionnel de la France, qui semble

être « le seul pays d'Europe occidentale à avoir connu une traduction du missel au Moyen Âge », et où – autre fait peu commun – « la monarchie, au XIV<sup>e</sup> siècle, assumait la responsabilité de promouvoir la vulgarisation de l'Écriture » (138). Puis, Max Engammare dresse « une sociologie de traducteurs de la Bible en français au XVI<sup>e</sup> siècle » (141–157), parmi lesquels figure Olivétan, également examiné par Olivier Millet, qui analyse sa version de la Bible à la lumière de *L'Instruction des enfants*, afin de montrer comment il vise à « faire accéder un nouveau lectorat à une Bible authentique, savante et française » (172). Les deux interventions suivantes portent sur Sébastien Castellion : d'après Carine Skupien-Dekens, la syntaxe de sa *Bible Nouvellement tradlatée* « souligne les rythmes pour permettre au lecteur de mieux se repérer et de mieux goûter à la saveur des Écritures » (198), tandis que, pour Marie-Christine Gomez-Géraud, ses *Dialogues sacrés* « répondent à deux nécessités : rendre la Bible et le latin familiers aux enfants » (209). Après l'analyse des traductions françaises du *Livre de Jonas* au XVI<sup>e</sup> siècle par Marie-France Monge-Strauss (211–228) et de la réception de la *quin'âh* à la Renaissance par Gomez-Géraud (229–239), la première partie se termine avec un autre texte d'Engammare. Grâce à l'exemple du *Comma Johanneum*, celui-ci montre comment, dans les Bibles genevoises du XVI<sup>e</sup> siècle, « le commentaire spirituel et les injonctions ecclésiales prennent le pas sur l'établissement du texte » (253).

Dans la deuxième partie de l'ouvrage collectif, intitulée « Bible et littérature », Ferrer et Valette soutiennent que « du Moyen Âge à la Renaissance, on assiste [...] à une forme de "littérisation" de la Bible en même temps que ses fonctions spirituelle et historique se consolident » (293). Des exemples précieux, en ce sens, sont étudiés par Gilbert Dahan (295–312), Dominique Boutet (313–322), Marie-Pascale Halary (323–339) et Bénédicte Milland-Bove (341–357). Ensuite, Patrick Moran s'interroge sur l'importance du récit biblique pour le *Cycle Vulgate*, tout en soulignant « le rôle archétypal » des Écritures dans l'imaginaire narratif des auteurs du XIII<sup>e</sup> siècle » (368). Après l'article d'Isabelle Fabre sur les dérivations d'un thème psalmique dans le manuscrit Turin II. J. 9 (371–386), Anne-Laure Metzger-Rambach montre que « l'abondante présence du *Livre des Proverbes* comme référence dans les marges des *Nefs [des Fous]* en français [...] consacre l'appropriation du projet poétique de Locher par Pierre Rivière, Jean Drouyn et l'Anonyme de Marnef » (398). En examinant la nomination divine dans la poésie française de la Renaissance, Isabelle Garnier et Jean Vignes dévoilent comment « sous Henri III ou

Henri IV, le désir de paix pourra se traduire par la transgression des clivages linguistiques apparus durant les guerres civiles » (448). Le volume se poursuit avec les articles de Bruno Petey-Girard sur la « Bible et [les] vers chrétiens dans les recueils poétiques des années 1580 » (451–467), de Josiane Rieu sur César de Nostredame (469–485) et d’Amy Graves Monroe sur la considération de la Bible chez Du Bartas (487–496). Ensuite, Christophe Bourgeois se concentre sur la poétique de l’*evidentia* dans *Vengeances* d’Agrippa d’Aubigné (497–513). Avant la contribution d’Annie Noblesse-Rocher sur *Saül Le Furieux* (535–545), Michele Mastroianni retrace la genèse et les avatars de la tragédie sainte, tout en montrant comment ce genre, « né d’une contamination entre la tradition des Mystères et celle des tragédies classiques, [...] va progressivement revêtir [...] une configuration originale qui trouvera sa pleine réalisation au XVII<sup>e</sup> siècle » (534).

Dans la troisième partie intitulée « Bible et Histoire », Ferrer et Valette observent que « la Bible offre [...] une grammaire de l’histoire propre à ordonner et interpréter la confusion des événements » (553). À la suite des contributions de Guy Lobrichon sur quelques réécritures de l’*Apocalypse* aux XI<sup>e</sup>–XIV<sup>e</sup> siècles (573–591) et d’Anne Rochebouet sur l’*Histoire ancienne jusqu’à César* (593–608), Florence Tanniou souligne que, dans la *Chronique d’Ernoul et de Bernard le trésorier*, « la célébration des lieux bibliques » permet « de refléter les enjeux liés à la défense de la Terre Sainte entre les deuxième et troisième croisades » (624). Après les articles d’Anne Salamon sur les histoires universelles du XV<sup>e</sup> siècle (625–640) et de Marielle Lamy sur la *Conception Notre Dame* et sur la Bible d’Herman de Valenciennes (641–660), Elsa Kammerer examine les réécritures bibliques de l’Arétin dans la traduction de Jean de Vauzelles, en affirmant qu’elles manifestent « l’ambition d’un “beau dire” qui serve de support à une dévotion en quête de représentations sensibles, mais aussi à la possibilité de mises en scène théâtrales, voire à la prédication » (673). Ensuite, Daniel Ménager s’interroge sur l’importance du récit biblique sur l’institution de la royauté en Israël pour les monarchomaques (677–686), tandis que Cécile Huchard montre le rôle des reprises bibliques dans les pamphlets protestants pendant les guerres de Religion (687–701). Charlotte Bouteille-Meister étudie la traduction du *Christus Triumphans* par Jacques Bienvenu où certaines nouveautés, tels que l’introduction de l’acte VI, seraient « une radicalisation [...] de la conception apocalyptique du temps qui détermine l’ensemble de la pièce » (719). Après la communication de Ruth Stawarz-Luginbühl sur la *Babylone* de

Louis de Masures (723–736) et la postface de Gilbert Dahan (737–752), ce beau volume se termine par une riche orientation bibliographique (753–772).

MATTEO LETA

University of Toronto

<https://doi.org/10.33137/rr.v44i4.38664>

**Franklin, Mary, and Hannah Burton.**

*She Being Dead Yet Speaketh: The Franklin Family Papers.* Ed. Vera J. Camden.

The Other Voice in Early Modern Europe: The Toronto Series 71. Toronto: Iter Press, 2020. Pp. xxi, 349. ISBN 9780866986236 (paperback) US\$59.95.

Who speaks in this volume? Primarily, we are privy to the voices of two Londoners, hailing from two centuries: the seventeenth and the eighteenth. They never met; one died a decade before the other was born. Still, grandmother and granddaughter shared the expressive space of a single notebook. On one page, poignantly, both their hands appear. Thanks to Vera J. Camden's curation of these and related texts, that manuscript can now tell these women's tales to a larger readership than they might ever have imagined.

Mary Franklin was a Dissenter whose writings first found an audience among her religious community, with her autobiography being quoted in her own funeral sermon, which in turn was published for an early eighteenth-century audience; it is also edited here. Franklin began writing about her life after her preacher husband lost his living during the religiously intolerant Restoration. This loss heralded two decades of familial torment involving his repeated stints in prison, the state seizure of their assets, and attendant penury for her and their many children. Franklin concisely recorded these experiences, as well as memories of her early life, in one of her husband's sermon notebooks turned upside down (aptly, given the circumstances). As is the norm in accounts of this kind, her afflictions are rigorously reframed as blessings.

Franklin's notebook eventually passed to her daughter's daughter, Hannah Burton, who filled the blank pages with a heart-rending diary that is of considerable substance (occupying about a hundred pages of this volume) despite being written over a single season in late 1782, when she was in her late